Compte-rendu, concert. Montpellier, le 25 juillet 2019. Nielsen, Lindberg, Sibelius : Symph n°1 / Rouvali.

COMPTE-RENDU, concert. MONTPELLIER, Le Corum, Opéra Berlioz, le 25 juillet 2019. Nielsen : Maskarade, Lindberg : Concerto pour clarinette, Sibelius : Symphonie n° 1 – Le phénomène **Santtu-Matias Rouvali** fait son retour au festival de Radio France Occitanie Montpellier avec pas moins de deux concerts, donnés cette fois avec « son » **Orchestre de Tampere** (troisième ville de Finlande). Outre l'intérêt de découvrir cette formation dans nos contrées, c'est aussi l'occasion de parfaire notre connaissance de ce chef encensé par une critique quasi unanime, notamment ici-même l'an passé (http://www.classiquenews.com/compte-rendu-concert-montpellier-le-22-juillet-2018-adams-ravel-stravinsky-chamayou-philh-de-radio-france-rouvali/) ou plus récemment au disque (https://www.classiquenews.com/cd-critique-sibelius-symphonie-n1-en-saga-gothenburg-symphony-santtu-matias-rouvali-1-cd-alpha-2018/). Dès son entrée en scène pour le premier concert, l'aspect juvénile du chef de 34 ans surprend, entre allure d'éternel adolescent et tignasse flamboyante qui lui donne des faux-airs de … Simon Rattle. La battue est un autre motif d'attention, tant le corps tout entier se fond dans une sorte de ballet gracieux, aussi précis qu'énergique. Si la main droite marque le tempo d'une régularité de métronome avec la baguette, c'est davantage l'autre main qui passionne par la variété de ses intentions, des attaques aux indications de nuances.

C'est peu dire que **l'Orchestre de Tampere** répond comme un

seul homme à Rouvali, qui semble imprimer la moindre de ses volontés tout du long. L'ancien élève de Jorma Panula se saisit de l'ouverture de l'opéra ***Maskarade*** (1906), en faisant ressortir l'individualité des pupitres, sans jamais perdre de vue l'élan narratif global. Il parvient ainsi à donner une cohérence à cette brève page souvent oubliée de nos programmes de concert – même si la présence à Montpellier du Danois Michael Schonwandt, grand spécialiste de Nielsen, n'est sans doute pas étrangère à cette audace. Espérons que d'autres compositeurs nordiques, tels que Madetoja ou Tubin, sauront trouver le chemin des concerts montpelliérains, à l'instar du rare **Concerto pour clarinette (2002) de Magnus Lindberg**. C'est là un grand plaisir que de retrouver cette oeuvre d'inspiration post-romantique, qui semble rencontrer un bel accueil du public et s'imposer logiquement au répertoire.

Finesse, élasticité du jeune ROUVALI…

L'approche de Rouvali étonne avec un tempo très lent au début (une constante que l'on retrouvera dans la suite de la soirée lors des soli aux bois volontairement étirés), avant de faire éclater une myriade de couleurs en un geste aérien et lumineux. Le Finlandais n'hésite pas à jouer avec les tempi pour surprendre l'auditoire, tout en faisant ressortir quelques détails de l'orchestration. Sa direction évite ainsi toute lourdeur et place la clarinette somptueuse de **Jean-Luc Votano** au premier plan, en nous délectant de son aisance

technique et de ses phrasés radieux. Votano n’a pas son pareil pour se jouer des multiples sonorités demandées par Lindberg (présent dans la salle et applaudi sur scène à l’issue du concert), des bizarreries rugueuses aux emprunts jazzy façon Gershwin ; sans parler de ce passage où la clarinette volontairement inaudible ne laisse entendre qu’un léger tapoti sur les différents corps de l’instrument. L’emphase reprend vite ses droits avec les nombreux et brefs crescendos, développés en une intensité nerveuse et émotionnelle qui rappelle souvent Lutoslawski. En bis, Jean-Luc Votano nous régale d’un bel hommage à Manuel Falla, autour d’une assistance visiblement réjouie.



Apres l’entracte, le public retrouve un répertoire mieux connu avec la **Première symphonie (1899) de Sibelius**, qui raisonne en une lecture éloignée des influences romantiques, afin de faire ressortir la légèreté diaphane de l’orchestration. Là encore, le sens de l’élasticité cher à Rouvali soigne la mise en place tout en proposant en contraste quelques fulgurances inattendues. Le premier mouvement se termine dans une noirceur quasi immobile, avant le début faussement doucereux de l’Andante, qui trouve une réponse énergique dans la violence des cordes exacerbées. Le Scherzo éclate ensuite d’une ivresse rythmique à la raideur glaçante, en un tempo vif et sans vibrato. Un peu plus séquentiel, c’est là peut-être le mouvement le moins réussi de cette superbe soirée. C’est dans le finale que Rouvali montre une maitrise superlative, tout particulièrement dans les dernières mesures ralenties, qui ne laissent aucune place à l’apothéose attendue – dans la lignée d’un Kurt Sanderling. On a hâte de l’entendre

dans le mouvement conclusif de la Cinquième de Chostakovitch, où son style péremptoire devrait faire là aussi merveille. Gageons que son prochain engagement à la tête du Philharmonia de Londres, où il succède à Salonen (un autre élève de Jorma Panula), saura le diriger vers ce type d'ouvrages spectaculaires. En bis, Rouvali abandonne sa baguette pour laisser l'orchestre s'emparer de la *Valse triste* de Sibelius, en une vivacité de tempo et une expression des nuances toujours aussi exaltantes, à même de conclure brillamment ce très beau concert.

_____

Compte-rendu, concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 25 juillet 2019. Nielsen : Maskarade, Lindberg : Concerto pour clarinette, Sibelius : Symphonie n° 1. Jean-Luc Votano (clarinette), Orchestre philharmonique de Tampere, Santtu-Matias Rouvali (direction). Crédit photo / illustration : © Luc Jennepin

---

Compte-rendu, opéra. Montpellier, le 24 juil 2019.

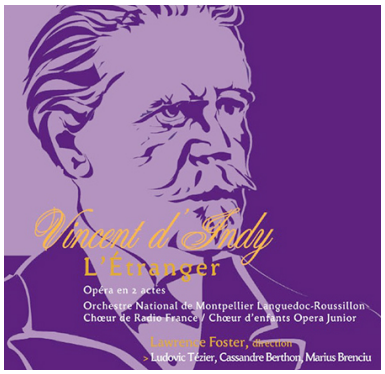
D'Indy : Fervaal. Spyres, Schonwandt



Compte-rendu, opéra en version de concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 24 juillet 2019. D'Indy : Fervaal. Spyres, Arquel, Bou… Schonwandt (version de concert). Neuf ans après la récréation en version de concert de *L'Etranger* (1903) de Vincent d'Indy (voir notre présentation du disque édité en 2013 par Accord : https://www.classiquenews.com/dindy-letranger-foster-20101-cd-accord/), le festival de Radio France remet au gout du jour la musique du compositeur avec l'un de ses ouvrages les plus emblématiques, **Fervaal (1897)** – voir notre présentation : https://www.classiquenews.com/vincent-dindy-fervaal-1897france-musique-dimanche-29-mars-2009-14h30/

Souvent qualifié de « Parsifal français », l'ouvrage laisse transparaître l'immense admiration pour Wagner, en choisissant tout d'abord d'être son propre librettiste, puis en puisant son inspiration dans la mythologique nordique, ici transposée au service de la glorification du peuple celte. Au travers du parcours initiatique de Fervaal, d'Indy met en avant ses obsessions militantes, entre patriotisme royaliste et ferveur catholique, incarnées par le mythe du sauveur, ici adoubé par le double pouvoir religieux et politique contre les menaces des envahisseurs sarrasins. L'avènement d'un monde nouveau en fin d'ouvrage signe la fin des temps obscurs et du paganisme, tandis que les destins individuels sont sacrifiés au service de cette cause. La misogynie et le profond pessimisme de d'Indy suintent tout du long, répétant à l'envi combien l'amour n'enfante que douleur : la femme, dans ce contexte, ne peut représenter que l'enchanteresse qui détourne du devoir, rappelant en cela les sortilèges séducteurs de la Dalila de

Saint-Saëns.



Si le livret tient la route jusqu'au spectaculaire conseil des chefs, et ce malgré une action volontairement statique en première partie, il se perd ensuite dans un redondant deuxième duo d'amour et un interminable finale pompeux. Initié en 1878, l'ouvrage trahit sa longue et difficile gestation par la diversité de ses influences musicales, de l'emphase savante empruntée à Meyerbeer et Berlioz au II et III, au langage plus personnel avant l'entracte. D'un minimalisme aride, difficile d'accès, le prologue et le I entremêlent ainsi de courts motifs aux effluves légèrement dissonantes, révélateurs d'ambiances fascinantes et envoûtantes, au détriment de l'expression de mélodies plus franches. L'orchestration laisse les cordes au deuxième plan pour privilégier les vents, tandis que les solistes s'affrontent en des tirades déclamatoires étirées, semblant se parler davantage à eux-mêmes qu'à leurs interlocuteurs.

On pourra évidemment regretter le peu d'interaction entre les solistes réunis à Montpellier, alors que d'autres versions de concert se prêtent parfois au jeu d'une animation minimale du plateau, à l'instar de celles proposées par René Jacobs. Quoi qu'il en soit, on note d'emblée le trait d'humour bienvenu de **Michael Spyres** (Fervaal) qui arbore un kilt sombre, sans doute pour rappeler ses origines celtes, avant de s'emparer de ce rôle impossible avec la vaillance et l'éclat des grands jours : très à l'aise tout au long de la soirée, il reçoit logiquement une ovation debout en fin de représentation. Ses deux principaux partenaires se montrent également à la hauteur de l'événement, tout particulièrement **Gaëlle Arquez** (Guilhen) dont la pureté du timbre et la rondeur d'émission ronde ne sacrifient jamais la compréhension du texte. On note toutefois quelques légers problèmes de placement de voix dans les

interventions brusques – qui ne gâchent pas la très bonne impression d'ensemble.
Mais c'est peut-être plus encore **Jean-Sébastien Bou** (Arfagard) qui séduit par son talent dramatique et l'intensité de ses phrasés, portés par une diction minutieuse. On lui pardonnera volontiers une tessiture limite dans les graves, tout autant qu'un manque de couleurs vocales ; d'autant plus que le baryton français semble souffrir d'une toux qui lui voile légèrement l'émission, ici et là. A ses cotés, hormis un inaudible Rémy Mathieu, les seconds rôles affichent une fort belle tenue, surtout à l'oeuvre dans la scène du conseil précitée. On mentionnera encore une fois la prestation parfaite de **Jérome Boutillier**, entre aisance vocale et interprétation de caractère, qui le distingue de ses acolytes.

On n'est guère surpris de voir Michael Schonwandt tirer le meilleur de **l'Orchestre de l'Opéra national Montpellier Occitanie**, en un geste classique très équilibré qui convainc tout du long, à l'instar des deux choeurs très bien préparés. Outre la diffusion sur France Musique, un disque devrait parachever cette renaissance de l'un des monuments de la musique française de la fin du XIXème siècle, dans la lignée de ses contemporains Chausson et Magnard.

Compte-rendu, opéra en version de concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 24 juillet 2019. D'Indy : Fervaal. Michael Spyres (Fervaal), Gaëlle Arquez (Guilhen), Jean-Sébastien Bou (Arfagard), Elisabeth Jansson (Kaito), Nicolas Legoux (Grympuig), Eric Huchet (Leensmor), Kaëlig Boché (Edwig), Camille Tresmontant (paysan, Chennos), François Piolino (Ilbert), Rémy Mathieu (Ferkemnat, Moussah), Matthieu Léccroart (Geywihr, paysan), Eric Martin-Bonnet (Penwald, Buduann), Pierre Doyen (messager, paysan), Jérôme Boutillier

(paysan, Gwelkingubar), Anas Séguin (Berddret), Guilhem Worms (Helwrig), François Rougier (paysan, berger, barde). Choeur de la radio lettone, Choeur et Orchestre de l'Opéra national Montpellier Occitanie, Michael Schonwandt (direction).

COMPTE-RENDU, critique, opéra. ORANGE, Théâtre antique, le 10 juil2019. ROSSINI : Guillaume Tell. Gianluca Capuano / Jean-Louis Grinda

COMPTE-RENDU, opéra. ORANGE, Théâtre antique, le 10 juillet 2019. Rossini : Guillaume Tell. Gianluca Capuano / Jean-Louis Grinda. Pour fêter ses cinquante ans d'existence, les Chorégies d'Orange 2019 s'offre de présenter pour la première fois le tout dernier ouvrage lyrique de **Rossini, Guillaume Tell (1829)**, seulement un an après l'inévitable Barbier de Séville (https://www.classiquenews.com/ompte-rendu-opera-choregies-dorange-2018-le-4-aout-2018-rossini-le-barbier-de-seville-sinivia-bisanti). Plus rares en France, les opéras dit « sérieux » de Rossini pourront surprendre le novice, tant le compositeur italien s'éloigne des séductions mélodiques et de l'entrain rythmique de ses ouvrages bouffes, afin d'embrasser un style plus varié, très travaillé au niveau des détails de l'orchestration, sans parler de l'adjonction des musiques de ballet et du refus de la virtuosité vocale pure (dans la

tradition du chant français).

GUILLAUME TELL à ORANGE



Annick Massis (Mathilde)

Composé pour l’Opéra de Paris en langue française, Guillaume Tell a immédiatement rencontré un vif succès, sans doute en raison de son livret patriotique qui fit alors raisonner les échos nostalgiques des victoires napoléoniennes passées, et ce en période de troubles politiques, peu avant la Révolution de Juillet 1830.

Aujourd'hui, le style ampoulé des nombreux récitatifs, surtout au début, dessert la popularité de l'ouvrage. Pour autant, du point de vue strictement musical, on ne peut qu'admirer la science de l'orchestre ici atteinte par Rossini, qui évoque à plusieurs reprises la musique allemande, de Beethoven à Weber.

Il faut dire que la plus grande satisfaction de la soirée vient précisément de la fosse, avec un **Gianluca Capuano** très attentif à la continuité du discours musical, tout en révélant des détails savoureux ici et là. Seule l'ouverture laisse quelque peu sur sa faim avec un **Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** qui met un peu de temps à se chauffer, sans être aidé par l'acoustique des lieux, peu détaillée dans les pianissimi. Quel plaisir, pourtant, de se retrouver dans le cadre du Théâtre antique et son impressionnant mur de 37 mètres de haut ! Les dernières lueurs du soleil permettent aux oiseaux de continuer leurs tournoiements étourdissants dans les hauteurs, avant de disparaitre peu à peu pour laisser à l'auditeur sa parfaite concentration sur le drame à venir. Il est vrai qu'ici le spectacle est autant sur scène que dans la salle, tant la première demi-heure surprend par le ballet incessant des pompiers dans la salle, affairés à évacuer les spectateurs … exténués par la chaleur étouffante.

Sur le plateau proprement dit, la mise en scène de **Jean-Louis Grinda**, à la fois directeur des Chorégies d'Orange et de l'Opéra de Monte-Carlo, fait valoir un classicisme certes peu enthousiasmant, mais fidèle à l'ouvrage avec ses costumes d'époque et ses quelques accessoires. L'utilisation de la vidéo reste dans cette visée illustrative en figurant les différents lieux de l'action, tout en insistant pendant toute la soirée sur l'importance des éléments. On retiendra la bonne idée de traiter de l'opposition entre le temps guerrier et l'immanence de la nature, le tout en une construction en arche bien vue : en faisant travailler Guillaume Tell sur le bandeau de terre en avant-scène dès le début de l'ouvrage, puis en faisant à nouveau planter quelques graines par une jeune fille

pendant les dernières mesures, Grinda permet de dépasser le seul regard patriotique habituellement concentré sur l'ouvrage.
Le plateau vocal réuni s'avère d'une bonne tenue générale, même si les rôles principaux laissent entrevoir quelques limites techniques. Ainsi du Guillaume Tell de **Nicola Alaimo** qui fait valoir des phrasés superbes, en une projection malheureusement trop faible pour convaincre sur la durée, tandis que la Mathilde d'**Annick Massis** reste irréprochable au niveau du style, sans faire toutefois oublier un positionnement de voix plus instable dans l'aigu et un recours fréquent au vibrato. La petite voix de **Celso Albelo** (Arnold) parvient quant à elle, à trouver un éclat inattendu pour dépasser la rampe en quelques occasions, avec une belle musicalité, mais souffre d'une émission globale trop nasale. Au rang des satisfactions, **Jodie Devos** compose un irrésistible Jemmy, autant dans l'aisance vocale que théâtrale, de même que le superlatif **Cyrille Dubois** (Ruodi) dans son unique air au I. Si **Nora Gubisch** (Hedwige) assure bien sa partie, on félicitera également le solide **Nicolas Courjal** (Gesler), à qui ne manque qu'un soupçon de subtilité au niveau des attaques parfois trop virulentes de caractère. Enfin, **les chœurs de l'Opéra de Monte-Carlo et du Théâtre du Capitole de Toulouse** se montrent bien préparés, à la hauteur de l'événement. On retrouvera Guillaume Tell programmé en France dès octobre prochain, dans la nouvelle production imaginée par Tobias Kratzer pour l'Opéra de Lyon.



Compte-rendu, opéra. Orange, Théâtre antique, le 10 juillet 2019. Rossini : Guillaume Tell. Nicola Alaimo (Guillaume Tell), Nora Gubisch (Hedwige), Jodie Devos (Jemmy), Annick Massis (Mathilde), Celso Albelo (Arnold), Nicolas Cavallier (Walter Furst), Philippe Kahn (Melcthal), Nicolas Courjal (Gesler), Philippe Do (Rodolphe), Cyrille Dubois (Ruodi), Julien Veronese (Leuthold). Chœurs de l'Opéra de Monte-Carlo et du Théâtre du Capitole de Toulouse, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, direction musicale, Gianluca Capuano / mise en scène, Jean-Louis Grinda

A l'affiche du festival Les Chorégies d'Orange, le 10 juillet 2019. Crédit Photos / illustrations : © Gromelle

Compte-rendu, concert. Bachfest, Thomaskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Messe en si mineur, BWV 232, Opera Fuoco, David STERN

Compte-rendu, concert. Bachfest, Thomaskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Messe en si mineur, BWV 232 / Opera Fuoco / David STERN.. En cette fin d'après-midi, l'excitation monte dans l'attente du **concert de clôture de la Bachfest, dédié à la Messe en si mineur (1749) de Bach** : tous les pas semblent converger vers l'Eglise Saint-Thomas, la plus prestigieuse de la ville de Leipzig, remplie à craquer pour l'occasion. C'est là qu'officia le maitre de 1724 jusqu'à sa mort, lui donnant ses lettres de noblesses, avant d'y être enterré au niveau du choeur. Même si l'acoustique est quelque peu étouffée à cet endroit, donnant une impression d'éloignement par rapport aux interprètes réunis sur la tribune de l'orgue à l'opposé, entendre la Messe en si mineur aux cotés du maitre ne peut manquer d'impressionner.



Les premières notes de l’ouvrage raisonnent avec un sens évident de l’économie et de la modestie, en un legato enveloppant : l’impression de douceur ainsi obtenue invite au recueillement, comme une caresse bienveillante. On est bien éloigné des lectures nerveuses et virtuoses qui donnent un visage plus spectaculaire à cette messe. Ce geste serein a pour avantage de mettre en valeur la jeunesse triomphante du splendide choeur d’enfants **Tölzer**, venu tout droit de Munich. Alors que l’ouvrage ne fait pas parti de leur répertoire, les jeunes interprètes font preuve d’une vaillance et d’une précision sans faille, de surcroit jamais pris en défaut dans la nécessaire justesse. C’est la sans doute le bénéfice d’une tournée mondiale qui les a mené en Chine et en France, au service de la promotion de cet ouvrage, avec **David Stern**.

Si la direction du chef américain a les avantages détaillés

plus haut, on pourra toutefois regretter que le niveau technique global de son ensemble affiche plusieurs imperfections tout du long du concert, notamment au niveau des vents et trompettes, juste corrects. La qualité des solistes réunis se montrent aussi inégale, avec de jeunes chanteurs très prometteurs, **Theodora Raftis** et **Andrés Agudelo**, tous deux parfaits d'aisance technique. **Andreas Scholl** a pour lui des phrasés toujours aussi distingués, mais désormais entachés d'un timbre très dur dans l'aigu, tandis que **Laurent Naouri** a du mal à faire valoir ses habituelles qualités interprétatives dans ce répertoire, décevant les attentes par une émission engorgée et terne.



Compte-rendu, concert. Bachfest, Thomaskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Messe en si mineur, BWV 232. Theodora Raftis (soprano), Adèle Charvet (mezzo soprano), Andreas Scholl (alto), Andrés Agudelo (ténor), Laurent Naouri (basse), Tölzer Knabenchor, Opera Fuoco, David Stern (direction). Crédit photo : © Bachfest Leipzig : Gert Mothes.

Compte-rendu, concert. Bachfest, Michaeliskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (IV). VOX LUMINIS

Compte-rendu, concert. Bachfest, Michaeliskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (IV), VOX LUMINIS. On ne remerciera pas assez la **Bachfest** de nous inciter à quitter le centre-ville de Leipzig pour découvrir l'**Eglise Saint-Michel**, située à proximité du zoo, au nord. Miraculeusement épargné par les bombardements de la Deuxième guerre mondiale, l'édifice trône au devant d'un square qui le met admirablement en valeur. Mais c'est surtout son intérieur qui surprend par sa variété de style virtuosement entremêlés, relevant essentiellement du néogothique et de l'Art nouveau, tous deux encore en vogue en 1904. L'observation des élégants et nombreux détails, tout particulièrement les boiseries végétales enchevêtrées autour de l'orgue, constitue un motif

de curiosité pendant tout le concert – à même de faire oublier la chaleur étouffante en ce milieu d'après-midi estival.

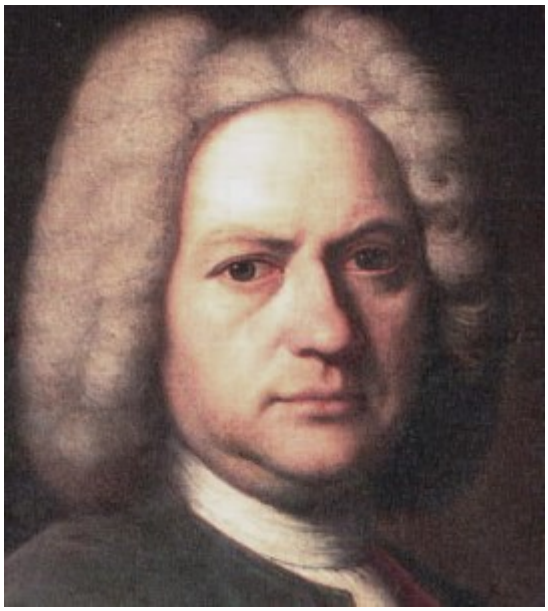
Le concert ne passionne malheureusement pas outre mesure, et ce en dépit de l'excellente acoustique et des incontestables qualités individuelles des huit chanteurs de **Vox Luminis**. Dès lors que l'ensemble est dans son coeur de répertoire, la musique chorale, on atteint les sommets : la précision et la ferveur lumineuses obtenues sont à la hauteur de sa réputation. Pour autant, la sollicitation des mêmes interprètes en rôle soliste laisse entrevoir tout ce qui les sépare de ce graal, tandis que l'accompagnement chambriste atteint un niveau moyen – quelques verdeurs notamment. On ne fera pas ici le détail des imperfections de chacun, mais il n'en reste pas moins que la qualité globale de ce dernier concert de l'intégrale des cantates de Weimar s'en ressent. Dommage.



Compte-rendu, concert. Bachfest, Michaeliskirche, Leipzig, le 23 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (IV). Johann Sebastian Bach : Cantates «Himmelskönig, sei willkommen», BWV 182, «Gleichwie der Regen und Schnee vom Himmel fällt», BWV 18, «Komm, du süße Todesstunde», BWV 161, «Weinen, Klagen, Sorgen, Zagen», BWV 12. Pasteur Ralf Günther (récitant), Vox Luminis, Lionel Meunier (direction). Crédit photo : © Bachfest Leipzig : Gert Mothes.

Compte-rendu, concert. Bachfest, Alte Börse, Leipzig, le 23 juin 2019. Joseph Haydn : Quatuor à cordes n° 5, opus 76 / J-S Bach / Dimitri Chostakovitch : Quatuor à cordes n°8, opus

110. Quatuor ELIOT



Compte-rendu, concert. Bachfest, Alte Börse, Leipzig, le 23 juin 2019. Joseph Haydn : Quatuor à cordes n° 5, opus 76 / Jean-Sébastien Bach : extraits d'oeuvres / Dimitri Chostakovitch : Quatuor à cordes n°8, opus 110. Preuve s'il en est besoin de la variété des événements proposés lors de la Bachfest, le présent concert permet de découvrir l'un des jeunes quatuors allemands parmi les plus prometteurs du moment. Formé en 2014 à Francfort, où il est toujours en résidence, le quatuor rassemble des solistes venus d'horizons divers : deux Russes, un Canadien et un Allemand. Entre eux, l'entente et l'écoute mutuelle semblent évidents dès les premières mesures du Quatuor à cordes n° 5, opus 76 (1797) de Haydn, entonnées dans l'acoustique sonore de l'ancienne bourse aux échanges (reconstruite à l'identique après-guerre). L'énergie du premier violon irradie en un geste démonstratif dans les passages verticaux, rapidement suivi par ses collègues qui ne lui cèdent en rien dans le tranchant. On est loin de la sérénité fantasmée de « Papa Haydn », ici revigoré par une fougue toujours excitante. Les parties apaisées exclut tout dramatisme et vibrato, au service d'une lecture qui privilégie la perfection technique et la musique pure.

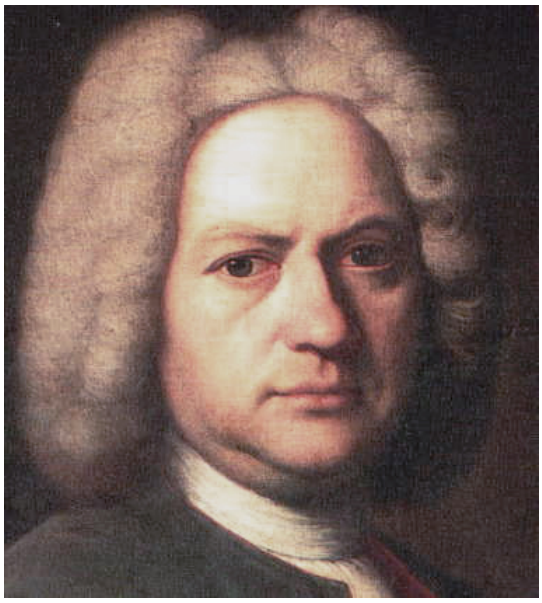
Les différents extraits d'oeuvres de Bach permettent ensuite à chacun de se distinguer individuellement, notamment dans l'Andante de la sonate BWV 1003 (habituel bis des plus grands violonistes) ou dans le célébrissime prélude de la Suite pour violoncelle BWV 1007. Le concert atteint cependant son point d'orgue avec l'une des plus belles interprétations du Quatuor

à cordes n° 8 (1960) de Chostakovitch qu'il nous ait été donné d'entendre. Les jeunes solistes surprennent dès l'introduction par une lecture détaillée et analytique qui allège son côté sombre : la pudeur ainsi à l'oeuvre laisse sourdre une émotion à fleur de peau, ce que confirme le violent contraste du premier tutti, à la hargne rageuse. Le thème dansant qui suit est murmuré dans les piani, avant une nouvelle rupture façon « feu sous la glace ». Seule la toute fin du morceau perd quelque peu en intensité, mais n'enlève rien à la très favorable impression d'ensemble. Cette lecture sans concession donne en effet un écrin passionnant à cet ouvrage d'essence symphonique. En bis, les interprètes nous régalent du Da Pacem Domine d'Arvo Part, pour le plus grand bonheur de l'assistance, visiblement ravie.

Compte-rendu, concert. Bachfest, Alte Börse, Leipzig, le 23 juin 2019. Joseph Haydn : Quatuor à cordes n° 5, opus 76 / Jean-Sébastien Bach : extraits d'oeuvres diverses / Dimitri Chostakovitch : Quatuor à cordes n°8, opus 110. Eliot Quartett : Maryana Osipova (violon), Alexander Sachs (violon), Dmitry Hahalin (alto), Michael Preuß (violoncelle). Crédit photo : © Bachfest Leipzig : Gert Mothes.

Compte-rendu, concert. Bachfest, Nikolaikirche, Leipzig, le 22 juin 2019.

Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (III) Akademie für Alte Musik Berlin/ R Alessandrini.



Compte-rendu, concert. Bachfest, Nikolaikirche, Leipzig, le 22 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (III). A l'instar de sa voisine Dresde, **Leipzig** ne cesse de retrouver sa splendeur d'antan, d'année en année, effaçant les erreurs architecturales de l'après-guerre par d'opportuns rehabillages ou reconstructions dans un style ancien. Pratiquement dédié aux piétons, le centre-ville est d'ores et déjà envahi par les touristes en cette saison estivale, tous séduits par les nombreuses terrasses à chaque coin de rue. Outre l'attrait évident que représentent les gloires musicales locales (Bach et Mendelssohn bien sûr, mais aussi… Wagner, natif de la Cité), il faudra se perdre dans les nombreux et splendides passages couverts dont l'état de conservation ne manquera pas d'impressionner les amateurs.

Pendant dix jours, la Bachfest donne à entendre des accents venus des quatre coins du monde – les Français représentant les deuxièmes visiteurs européens en nombre (hors Allemagne) après les Néerlandais. On ne s'en étonnera pas, tant la manifestation fait figure d'événement avec pas moins de 150 manifestations organisées pendant cette courte période, permettant de faire vivre un répertoire centré sur la famille Bach et ses contemporains, sans oublier Mendelssohn, et ce à

travers toute la ville et les environs. On pourra aussi opportunément coupler sa visite avec **le festival Haendel, qui se tient dans la ville voisine de Halle la semaine précédent la Bachfest**.



Parmi les joyaux de la cité, **l'Eglise Saint-Nicolas** et ses surprenantes colonnes végétales aux tons pastels « girly », alternant vert et vieux rose, tient une place prépondérante (elle a notamment accueilli la création de la Passion selon Saint-Jean de Bach), et ce d'autant plus que son excellente acoustique en fait un lieu prisé pour les concerts. C'est ici que se déroule l'un des plus attendus de cette édition 2019, sous la direction de **Rinaldo Alessandrini**. Son geste énergique met d'emblée en valeur les qualités individuelles superlatives de l'**Akademie für Alte Musik Berlin**, très engagée pour **rendre leur éclat à ces cantates d'apparat, toutes composées pour Weimar**. On soulignera notamment le trompette solo impressionnant de sureté et de justesse ou le violoncelle solo

gorgé de couleurs, tandis que les chanteurs atteignent aussi un très haut niveau.

Si **Katharina Konradi** impressionne par son aisance technique au service d'un timbre superbe, on est plus encore séduit par la noblesse des phrasés d'**Ingeborg Danz**, tout simplement bouleversante d'évidence dans son premier air. Les quelques limites rencontrées dans les accélérations restent cependant parfaitement maitrisées par cette chanteuse qui sait la limite de ses moyens. A ses cotés, **Patrick Grahl** donne tout l'éclat de sa jeunesse à son incarnation, portée par une diction impeccable et une voix claire. Enfin, **Roderick Williams** passionne tout du long par l'intensité de ses phrasés et l'attention accordée au texte, même s'il se laisse parfois couvrir par l'orchestre. Que dire, aussi, du parfait **choeur de chambre de la RIAS**, aux interventions aussi millimétrées qu'irradiantes de ferveur ? Sans doute pas le moindre des atouts de ce concert en tout point splendide.



Compte-rendu, concert. Bachfest, Nikolaikirche, Leipzig, le 22 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (III). Cantates «Herz und Mund und Tat und Leben», BWV 147a, «Nun komm, der Heiden Heiland», BWV 61, «Wachet! betet! betet! wachet!», BWV 70a, «Christen, ätzet diesen Tag», BWV 63. Martin Henker (récitant), Katharina Konradi (soprano), Ingeborg Danz (alto), Patrick Grahl (ténor), Roderick Williams (basse), RIAS Kammerchor, Akademie für Alte Musik Berlin, Rinaldo Alessandrini (direction). Crédit photo : © Bachfest Leipzig : Gert Mothes.

COMPTE RENDU, concert. WEIßENFELS, Bachfest, Schlosskapelle in Neu Augustusburg, le 22 juin 2019. J-S Bach : Cantates de Weimar (II). Pierlot.



Compte-rendu, concert. Bachfest, Schlosskapelle in Neu Augustusburg, WEIßENFELS, le 22 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (II) / Philippe PIERLOT. « *C'est un concert de la chaussure ?* » commente malicieusement un touriste anglais en visitant le musée de la chaussure de Weißenfels, quelques minutes avant d'assister au concert donné dans la chapelle du Château. Un trait d'humour à même d'animer la visite d'un musée aux murs décrépis, dont la richesse et la diversité des collections, tournées vers le monde, doivent toutefois inciter à dépasser ce premier regard défavorable. Cette collection passionnante rappelle les grandes heures industrielles de la ville de Weißenfels, située à mi chemin entre Weimar et Leipzig (à environ trente minutes en car de cette dernière).

La visite de la cité nichée en contrebas du Château nous rappelle combien l'ex-Allemagne de l'Est, au-delà des grandes villes d'ores et déjà en grande partie rénovées, n'a pas encore effacé tous les stigmates de la désindustrialisation : la fuite de nombreux habitants explique pourquoi autant de maisons délabrées et de commerces fermés donnent une triste mine au centre-ville. En grande partie épargnée par les bombardements de la Deuxième guerre mondiale, Weißenfels possède pourtant un potentiel touristique qui devrait l'aider à accélérer sa rénovation : le présent concert contribue à cette revitalisation, ce dont on ne peut que se féliciter.



Le concert se situe dans le cadre du **cycle des seize « cantates de Weimar », donné en quatre concerts par la Bachfest** avec des formations variées, qui permet de s'intéresser à Jean-Sébastien Bach (1685-1750) en tant que compositeur de cour. Bach fut notamment organiste et premier violon pour le duc de Saxe-Weimar de 1708 à 1717, tout en gardant ensuite de bonnes relations avec lui. L'Allemagne, alors émiettée en une multitude de royaumes, duchés ou principautés, voit en effet ces différentes cours se disputer les faveurs des plus grands compositeurs : le rayonnement artistique de cette riche période n'a de cesse de fasciner encore aujourd'hui.
Les cantates présentées par Philippe Pierlot à Weißenfels (qui faisait partie du fief de Weimar et non de Leipzig) ont toutes été composées entre 1714 et 1716, mais offrent toutefois une variété digne de l'inspiration du maitre allemand. Elles trouvent à s'épanouir dans la chapelle du château, bénéficiant d'une acoustique étonnamment précise, obtenue en faisant jouer les interprètes au niveau de la tribune de l'orgue : on gagne en confort sonore ce que l'on perd en proximité avec les artistes.

Les interprètes mettent un peu de temps à se chauffer, d'autant que le tempo un peu trop vif de **Philippe Pierlot** ne les aide guère au début. Peu à peu, la direction gagne cependant en respiration, en une lecture chambriste sérieuse et de bonne tenue, mais qui ne soulève pas l'enthousiasme pour autant – du fait notamment d'un violoncelle solo assez prosaïque. Les solistes montrent un bon niveau général, dominé par le superbe **Leandro Marziotte,** un contre-ténor aux phrasés naturels et aériens, sans parler de son timbre délicieusement velouté. **Hannah Morrison** a quant à elle un aigu un peu dur dans les parties difficiles et des passages de registres arrachés dans la virtuosité. Lorsqu'elle quitte les passages périlleux, elle remplit parfaitement sa partie, de même que le ténor correct d'**Hans Jörg Mammel**, en dehors des accélérations qui mettent à mal la justesse. Enfin, on aime la puissance et l'expressivité de la basse **Matthias Vieweg**, même s'il a parfois tendance à se laisser emporter par son tempérament, occasionnant un placement de voix approximatif. A suivre.

Compte-rendu, concert. Bachfest, Schlosskapelle in Neu Augustusburg, Weißenfels, le 22 juin 2019. Jean-Sébastien Bach : Cantates de Weimar (II). Cantates «O heilges Geist- und Wasserbad», BWV 165 – Mein Herze schwimmt im Blut, BWV 199, «Barmherziges Herze der ewigen Liebe», BWV 185, «Ach! ich sehe, itzt, da ich zur Hochzeit gehe», BWV 162, «Mein Gott, wie lang, ach lange», BWV 155. Hannah Morrison (soprano), Leandro Marziotte (alto), Hans Jörg Mammel (ténor), Matthias Vieweg (basse), Ricercar Consort, Philippe Pierlot

(direction). Illustrations : © Bachfest Leipzig / Gert Mothes

---

Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra royal de Wallonie-Liège, le 20 juin 2019. Bellini : I puritani. Speranza Scappucci / Vincent Boussard



Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra royal de Wallonie-Liège, le 20 juin 2019. Bellini : I puritani. Speranza Scappucci / Vincent Boussard. Crée en fin d'année dernière à Francfort, la production des **Puritains** imaginée par **Vincent Boussard** fait halte à Liège en cette fin de saison autour d'une distribution remarquable, fort logiquement applaudie par un public enthousiaste pendant toute la soirée – et ce malgré les presque quatre heures de spectacle, avec un entracte, requis pour cette version donnée en intégralité. Les interprètes trouvent dans la mise en scène un écrin d'une remarquable

pertinence, Boussard ayant la bonne idée de centrer l'action autour d'Elvira, qui semble revivre les événements qui l'ont conduit à la folie, errant comme un fantôme hagard et inquiet dans les ruines d'un théâtre en rénovation. Pour autant, la fin de l'ouvrage laisse entrevoir une autre perspective lorsque les interprètes tournent le dos à la salle pour se faire applaudir par le choeur – théâtre dans le théâtre, puis double sombre de l'héroïne viennent ainsi enrichir une action trop souvent statique, imprimant une atmosphère mystérieuse et fantastique du plus bel effet. On retrouve par ailleurs le goût habituel du Français pour une esthétique chic, incarnée notamment par les superbes costumes d'époque de **Christian Lacroix**, mais toujours utilisée avec parcimonie. On pourra bien entendu regretter le grotesque coup de théâtre final, inutile tant ce qui précédait pouvait suffire, mais qui ne gâche cependant pas le plaisir d'une très belle soirée.

Brillants Puritani à Liège…



Le plateau vocal réuni comble en effet bien au-delà des attentes, autant par son très bon niveau homogène que par l'engagement des interprètes pour répondre à l'énergie bouillonnante de la fosse : **Speranza Scappucci** n'a pas son pareil pour imprimer une énergie revigorante, toujours attentive à la narration, à laquelle ne manque que certains détails révélés dans les verticalités, un rien trop « franches ». La directrice musicale de l'Opéra royal de Wallonie-Liège doit aussi prendre garde à ne pas couvrir ses chanteurs dans les grands ensembles. Quoi qu'il en soit, ces quelques réserves n'empêchent pas le plateau de s'affirmer, tout particulièrement le superbe Arturo de **Lawrence Brownlee**. Son aisance technique confondante sur toute la tessiture, comme ses aigus aériens, rappellent le jeune Michael Spyres, mais sans les qualités interprétatives de ce dernier. C'est en ce domaine que Brownlee doit encore progresser pour dépasser le seul éclat vocal, aussi brillant soit-il. **Zuzana Marková** (Elvira) est plus convaincante en ce domaine, faisant valoir des nuances d'interprétation dans le médium ou les pianissimi,

admirablement maitrisés. L’aigu manque parfois de chair et de puissance, surtout dans les ensembles, mais n’empêche pas la jeune soprano tchèque de réussir ses débuts ici. Plus habitué des lieux, **Mario Cassi** (Riccardo) se distingue par son assurance et ses beaux phrasés, tandis que **Luca Dall’Amico** (Sir Giorgio) est au niveau de ses partenaires, et ce malgré un léger vibrato et un timbre assez ingrat. On notera enfin les belles prestations d’**Alexise Yerna** (Erichetta di Francia), qui maitrise bien sa voix puissante, tout comme du choeur local, bien préparé.

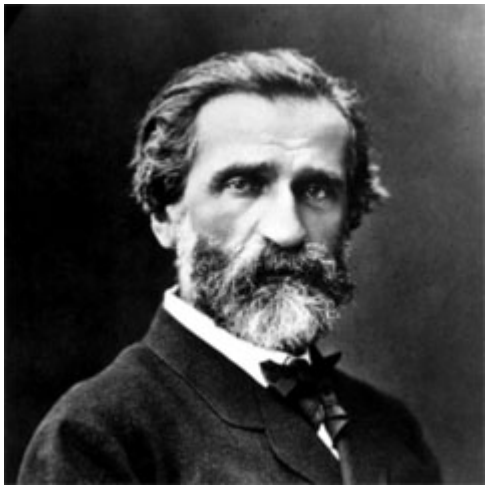


Compte-rendu, opéra. Anvers, Opéra royal de Wallonie-Liège, le 20 juin 2019. Bellini : I puritani. Zuzana Marková (Elvira), Lawrence Brownlee (Arturo), Mario Cassi (Riccardo), Luca Dall'Amico (Sir Giorgio), Alexise Yerna (Erichetta di Francia), Alexei Gorbatchev (Valton), Zeno Popescu (Bruno Robertson). Orchestre et chœurs de l'Opéra royal de Wallonie-Liège, direction musicale, **Speranza Scappucci** / mise en scène : **Vincent Boussard**. A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie-Liège, jusqu'au 28 juin 2019. Crédit Photo : Opéra royal de Wallonie-Liège

PHOTOS : Luca Dall'Amico & Zuzana Marková – Les Puritains de Bellini par Vincent Boussard (© Opéra Royal de Wallonie-Liège)

Compte-rendu, critique opéra. Paris, Opéra, le 6 juin 2019. Verdi : La Force du destin.

Nicola Luisotti / Jean-Claude Auvray.



Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra, le 6 juin 2019. Verdi : La Force du destin. Nicola Luisotti / Jean-Claude Auvray. Conçue en 2011 (voir ici : http://www.classiquenews.com/10589/) sous le mandat de Nicolas Joël, la production de La Force du destin imaginée par Jean-Claude Auvray fait son retour à Paris en ce printemps. Hasard du calendrier, l'Opéra de Londres a présenté récemment le même ouvrage avec un trio star de rêve : lire ici notre critique opéra : https://www.classiquenews.com/force-du-destin-kaufmann-netrebko-bezier-trio-gagnant-chez-verdi/

Deux sopranos se succéderont à Paris dans le rôle de Leonara, **Anja Harteros** jusqu'au 18 juin puis **Elena Stikhina** à compter du 22 juin. Disons-le tout net, entendre Harteros dans ce type de grand rôle est toujours un régal, et ce malgré quelques imperfections vocales sur lesquelles on pourra s'arrêter – un positionnement parfois instable dans l'aigu, audible dans les pianissimi ou les accélérations surtout. Quoi qu'il en soit, quel plaisir de se délecter de l'élan naturel de ses phrasés, de l'intelligence avec laquelle chaque syllabe est interprétée en lien avec le sens du texte. La soprano allemande est tout simplement bouleversante dans sa dernière scène, longuement applaudie le soir de la première. C'est là une différence majeur avec **Brian Jagde** (Alvaro) qui semble davantage débiter un texte dans la première partie de l'ouvrage, celle-là même où il se confronte à Harteros dans l'élan amoureux, se montrant plus à l'aise ensuite dans l'intimité de la douleur ou la répartie dramatique. Parmi le trio star, il est

cependant le seul à posséder l'impact physique du rôle, grâce à des aigus rayonnants déployés avec une aisance confondante. Vivement applaudi à l'instar de sa partenaire, il ne lui manque encore que des graves plus affirmés pour convaincre totalement au niveau vocal.

A ses côtés, **Carlo Cigni** incarne un émouvant Calatrava, dont le chant empli de noblesse est un régal de bout en bout. On pourra évidemment souligner le timbre légèrement atteint de ce chanteur désormais un peu âgé pour le rôle, mais sa classe évidente en fait encore un interprète de tout premier plan. On soulignera également l'excellent niveau réuni pour les seconds rôles, tous parfaits au premier rang desquels les deux interprétations de caractère de **Varduhi Abrahamyan** (Preziosilla) d'une part, qui fait pétiller son timbre opulent avec bonheur, ou de **Gabriele Viviani** (Melitone), à l'abattage comique impayable, tout en étant doté d'une belle prestance vocale. Chapeau bas ! On notera également la solide interprétation de **Rafal Siwek** (Guardiano), tout comme des **choeurs de l'Opéra de Paris**, manifestement bien préparés sous la direction de leur chef **José Luis Basso**. Autre grand motif de satisfaction avec le geste narratif et subtil de **Nicola Luisotti**, ancien directeur musical de l'Opéra de San Francisco, qui fait chanter l'Orchestre de l'Opéra de Paris en un ton léger et bondissant, sans oublier de marquer les respirations en un beau sens des nuances.

La mise en scène imaginée par le chevronné **Jean-Claude Auvray** joue la carte de l'épure en supprimant pratiquement tout décor, s'attachant à caractériser l'atmosphère de chaque scène avec une simplicité éloquente : le prologue donne ainsi à voir un intérieur bourgeois représenté par un rideau en trompe l'oeil – rideau qui s'effondre symboliquement dès lors que le parricide est commis. Les protagonistes évoluent ensuite dans un univers encore plus dépouillé, mettant en valeur leurs déplacements dynamiques, notamment au niveau des scènes populaires ou dansées. On soulignera également l'attention à

chaque détail de la réalisation des costumes d'époque (l'époque de Verdi, Auvray ayant choisi cette transposition), tout autant que des éclairages d'une exceptionnelle variété. Les scènes au monastère, avec un Christ immense pour seul décor, touchent autant par leur poésie visuelle délicate que leur grande force émotionnelle. Assurément une belle reprise à ne pas manquer pour les amateurs de ce grand ouvrage de Verdi, ici très inspiré au niveau mélodique malgré un livret bien maladroit.

A l'affiche de l'Opéra de Paris jusqu'au 9 juillet 2019.

_____

Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 6 juin 2019. Verdi : La Force du destin. Carlo Cigni (Il Marchese di Calatrava), Anja Harteros ou Elena Stikhina (Donna Leonora), Željko Lučić (Don Carlo di Vargas), Brian Jagde (Don Alvaro), Varduhi Abrahamyan (Preziosilla), Rafal Siwek (Padre Guardiano), Gabriele Viviani (Fra Melitone), Majdouline Zerari (Curra), Rodolphe Briand (Mastro Trabuco). Chœur et Orchestre de l'Opéra national de Paris, Nicola Luisotti, direction musicale / mise en scène Jean-Claude Auvray. A l'affiche de l'Opéra de Paris jusqu'au 9 juillet 2019. Photo (DR)